

GIL LASERRE



Soleils de Mai

Fragments d'un Printemps

librinova

Gil Laserre

Fragments d'un Printemps

Soleils de Mai

© Gil Lasserre, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-1698-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Ce récit ne prétend pas à une restitution historique exhaustive ni objective d'une période courant entre janvier 1968 et décembre 1974.

S'il s'attache à y refléter des réalités sociales et humaines, empreintes de subjectivité, les personnages ainsi que leurs mises en situation n'en demeurent pas moins fictionnels. Leur ressemblance éventuelle avec des personnes existantes ne serait que pure coïncidence.

Préambule

« Le développement de la France ! Telle est l'immense entreprise qui nous offre la puissance, la fraternité, la grandeur ! »

Déjà, l'image et la parole enthousiaste du général de Gaulle, diffusées sur les écrans de télévision le 8 mai 1961, annonçaient-t-elles la vigoureuse direction engagée par le pays.

Quelques années plus tard, le développement de la France s'est confirmé. L'Etat s'y est employé.

Les bébés réclamés par le général à la Libération ont reconstitué les forces vives de la Nation, et, pour grand nombre d'entre eux, la scolarité se prolonge à l'université.

L'industrialisation du pays appelle toujours plus de main-d'œuvre dans les usines, des ouvriers agricoles aux travailleurs immigrés. Sur l'autoroute du Sud, la 2CV côtoie la DS.

Tracteurs et moissonneuses batteuses modernisent timidement l'agriculture. Des tours ostentatoires poussent aux périphéries des grandes villes offrant du confort à des milliers de familles, non loin des bidonvilles ou s'entassent des milliers de travailleurs immigrés aux enfants dépenaillés.

La femme au foyer bénéficie du salaire unique, son époux de la sécurité sociale et d'une troisième semaine de congés, avec un SMIG horaire à 2,15 francs. De la bourgeoisie au français moyen, la famille modèle s'équipe de lave-linge.

Placée sous la tutelle du Ministère de l'Information, la jeune ORTF subjugué plus d'un million de téléspectateurs pendant que les yéyés chantent Eddy sois bon au Golfe Drouot. Des blousons couvrent les nœuds papillons, les jupes raccourcissent sous des corsages sages.

Source d'optimisme, le progrès ne fléchit pas le conservatisme enraciné.

Mais, en 1967, la Chinoise de Godard appelle Mao alors que Gros Nounours, sur son nuage, souhaite bonne nuit aux petits.

Dormez bien braves gens, l'Etat vaillant veille sur votre sommeil.

Ainsi l'année 1968 augure la prospérité pour tous lorsque la parole du général dispense ses meilleurs vœux aux « enfants de la France ».

Partie I

LA DISPARITION DES COLLINES

*« Nous sommes de la même étoffe que les songes
Et notre vie infime est bordée de sommeil... »*
Shakespeare, *La Tempête*

Au pas !

Les collines murmurent... Mila, à l'affût de leur souffle, tente de retenir des parcelles de garrigue.

Au seuil de son errance, un klaxon la frôle. Elle sursaute. Se surprend debout, à l'arrêt, aux côtés d'autres piétons immobilisés au milieu du tumulte.

Mila ne comprend pas, une rage la traverse tandis que ses jambes s'impatientent, taraudées par un lancinant « pourquoi ? ». Tous attendent, comme elle, que le feu leur accorde le droit de passage, alors que des hordes de voitures se poursuivent en trombe assourdissante.

Le feu passe au rouge, elle franchit le passage obligé pour rejoindre le trottoir noir d'en face, flanqué de façades obscures qu'un ciel blanc, si haut, surplombe.

C'est ce ciel-là, sans horizon, qui lui est tombé sur la tête, dès son arrivée, telle une immensité de plomb, courbant ses épaules frêles.

De ce côté de la rue, la colère la pourchasse toujours, sourde, contre ce qu'elle ressent comme une mutilation : la suppression de sa liberté de marcher à sa guise. Une marche soumise aux ordres d'un feu, alors qu'elle n'avait jamais même connu la frontière d'une clôture. Devoir obéir à un simple poteau, à la couleur de sa petite lumière : rouge permis, vert interdit, pour monter les marches métalliques, entraînée par le troupeau, pour tendre son ticket à poinçonner avant de grimper dans un wagon verdâtre, aux banquettes de bois envahies de visages hagards, pour voir, à travers ses vitres sales, la ville grise défiler dans le chaotique grincement de fer sur les rails.

Un cauchemar jusqu'à la station Jaurès, que prolongent la côte de l'avenue Secrétan et les grilles du rectangulaire lycée mixte, derrière lesquelles se bousculent les silhouettes d'élèves aux visages indifférenciés.

Passées les grilles, une vingtaine de pas la conduit aux escaliers qui donnent sur un grand hall aux portes vitrées.

Après avoir erré dans les couloirs, aux murs maronnasses, elle trouve enfin la salle de classe de la 4^e A. Dans le couloir, les élèves accrochent leurs manteaux sur des patères fixés le long du mur de la salle. Elle s'aperçoit qu'aucun élève ne porte de blouse ou de tablier, à temps pour

déboutonner à la hâte sa blouse rouge, l'ôter en même temps que son manteau et l'enfourer subrepticement dans le fond de son cartable en compagnie d'une trousse et un cahier, puis se faufiler entre deux rangées de tables pour s'asseoir au dernier rang.

C'est l'appel : un chapelet de messieurs X, mesdemoiselles Y. Mila lève la main comme les autres au son de son nom. Les cours se succèdent. « Distracte ! » Distracte, c'est ainsi que la prof de maths la qualifie bien tôt, quant au prof d'histoire géo, il se contente d'un petit sourire lorsqu'il la surprend entre deux nuages. « Vous y êtes ? », l'interroge-t-il. Son voisin de table, brun, aux traits tendres, tourne vers elle un regard compatissant, « Pierre chuchote-t-il, et toi ? ». Mila rougit avant de balbutier son prénom.

La soudaine manifestation de sa présence déchire le brouillard dans lequel elle navigue et lui révèle les Autres. Ils sont tous là, réels, deux par deux, accoudés sur le plateau de bois des tables, stylo à la main ou posé sur le cahier, la tête légèrement relevée vers la hauteur de l'estrade d'où la voix du professeur émerge entre un grand bureau et un tableau vert.

La récré, le moment qu'elle appréhendait le plus. Le froid de janvier la saisit dans la cour malgré les collants de laine couvrant ses genoux frileux qui dépassent de cette vieille jupe plissée écossaise qu'elle déteste. Elle choisit de s'adosser au mur du préau pour ne pas être remarquée ni être mêlée à ce tourbillon de cris, de courses, de bavardages, de rires, et, plus que tout, de regards interrogateurs, menaçants.

Malgré son incapacité à se figurer son apparence, elle appréhende indistinctement que sa maigreur, son vieux manteau, le bleu de ses yeux, ses nattes blondes, ce dont son cœur est pénétré, représentent un objet d'une honteuse étrangeté, qu'il faut cacher pour mieux se soustraire à ce monde oppressant d'uniformité, de gris, de froid, de laideur.

Les murs clos de ciment lissé, supprimant toute échappatoire à la morne cour, confirment son enfermement.

Un hurlement se disloque en un faible murmure au sortir de ses lèvres crispées entre ses dents qui claquent : « L'enfer existe, c'est ici. Une ignoble punition que je ne mérite pas. »

— Faut rentrer maintenant. Viens, l'invite Pierre.

L'inconcevable perte de sa liberté, à laquelle il lui est impossible de se résigner, impose son implacable réalité.

L'Inglish

Ainsi passent les jours froids.

Indifférents aux fluctuations saisonnières, les bâtiments de béton du lycée abritent les tergiversations adolescentes.

La nouvelle se trouve de plus en plus confrontée à des sensations désagréables qui paralysent sa réflexion, rendent ses gestes gauches, sa parole hésitante et donnent à toute sa personne un relief démesuré embarrassant. Elle ne sait comment se débattre, prisonnière d'une timidité encore non identifiée.

Lorsque la prof d'anglais l'interroge, Mila rougit, bafouille.

— Vous n'êtes pas fichue d'aligner deux mots avec un nom anglophone ?
Mais d'où sortez-vous ?

Quelques-uns pouffent devant.

— Alors l'Ingliche, on cause pas english ? , fanfaronne un gars se tournant vers elle.

— Shout-up, mister Denis ! Where do you come from ? réitère la prof.

— De La Colle-sur-Loup, Madame..., balbutie Mila.

La classe entière éclate de rire.

C'est l'irruption d'un volcan au cœur duquel Mila se trouve précipitée.

— Ça s'trouve où ce bled ? persévère Denis.

Les rires redoublent.

— En Provence ! ose Mila, sentant le feu irradier ses joues.

— C'est dans les colonies ou quoi ?

— You need learn France's history and geography !

Denis encaisse la sentence du prof sans moufter. Mais à la fin du cours, alors que les élèves rangent leur cahier dans leur cartable, un pubère relance.

— Dis donc la nouvelle, c'est qui qui t'a mis là ?

Son voisin s'esclaffe.

— Elle est pas mal celle-là !

Alors que les élèves se bousculent pour sortir de la salle de cours, Pierre lui prend le bras

— T'en fais pas, c'est des caves.

— Qu'est-ce que c'est des caves ?

— Des pas évolués. Des ras d' la casquette, si tu aimes mieux. Des cons,

quoi.

Dans le préau, une fille, au teint et aux cheveux cuivrés vient vers elle.

— Quelle peau de vache cette prof d'anglais ! Moi c'est Sarah.

— N'empêche que tu t'es marré aussi.

— C'est vrai mais... moi aussi, je viens de loin.

— Ha, bon ?

— De la Tunisie. Alors tu vois.

Mila la regarde et voit : ses cils épais, le trait noir qui souligne le contour de ses grands yeux dorés, son nez fin, sa bouche délicate, le rayonnement de son ample chevelure, l'étoile d'or qui pend à son cou doré.